Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b22363336

MÉLANGES

N° 125.

16.

DE PHYSIOLOGIE,

DE PATHOLOGIE ET D'HYGIÈNE

SUR

LA MENSTRUATION.

Thèse

présentée et publiquement soutenue à la Faculté de médecine de Montpellier, le 29 août 1838,

Par Frédéric Dalous,

DE SAINT-AFRIQUE-DU-CAUSSE (AVEIRON),

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Mulier propter uterum tota est morbus.

Democr. ad Hipp., *de nat. hum.*

MONTPELLIER,

J. MARTEL AINE, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MEDECINE,

rue de la Préfecture, 10.

1838.

A MONSIEUR

RUELLE,

INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE MONTPELLIER.

En me permettant de vous dédier le premier fruit de mes études médicales, vous ajoutez encore à ma reconnaissance. Vous peindre ici les sentiments dont mon âme est pénétrée, me serait impossible : en les écrivant, je ne ferais que les affaiblir ; j'aime mieux sentir et me taire.

A MON PÈRE,

MON MEILLEUR AMI.

A ma bonne et tendre Mère.

Gage d'amour filial.

F. DALOUS.

A MON FRÈRE,

Principal du Collége de Saint-Geniez.

Je méconnaîtrais les sentiments de mon cœur, si je ne t'offrais, dans cette occasion, le témoignage de mon inaltérable amitié.

A MA BELLE-SŒUR

ET A MES DEUX NIÈCES.

Puisse ce témoignage public d'affection être un nœud de plus au lien qui nous unit.

A MES TROIS AUTRES FRÈRES.

Tous trois étroitement unis dans cette page, vous l'êtes aussi dans mon cœur.

A ma Tante et à mon Oncle
M. DE LAVALETTE.

Comme une faible preuve de mon respectueux attachement.

A MON ONCLE M. MAGNE, avocat.

Gage de dévouement et de reconnaissance.

F. DALOUS.

Avant-Propos.

Dans tous les temps, l'étude de la femme a eu de grands attraits pour le philosophe et surtout pour le médecin. Quoi de plus digne, en effet, des veilles et des méditations de celui dont l'art n'a d'autre but que le soulagement de l'humanité souffrante; quoi de plus digne, disons-nous, que l'étude de la femme, qui est tant pour nous et qui mérite tant de nous! Elle nous porte dans son sein, nous donne le jour dans la douleur, et nous fait vivre tous les instants de notre existence. Sans elle, en effet, que deviendrait l'enfant au berceau; que deviendrait le vieillard sur le bord de la tombe? L'homme pourrait-il donner ces soins tendres et affectueux qu'exigent l'aurore de la vie et le crépuscule de nos jours? Sans elle surtout, quels seraient nos plaisirs dans le milieu, dans le plus beau temps de notre vie? Sans elle, enfin, quels seraient les liens de la société, ses charmes, son plus bel ornement?..... Si, au milieu de tant de biens dont la femme est pour nous une source féconde, nous voulons examiner ceux dont elle jouit, que trouverons-nous? Quel tableau touchant se déroule ici à nos yeux! Nous voyons assiégé par mille maux cet être tendre, délicat, qui ne semblait être fait que pour les douceurs, les plaisirs, et pour partager avec nous le bonheur qu'il nous procure. A cet aspect touchant, nous n'avons cru pouvoir demeurer indifférent; nous avons voulu,

autant qu'il a été en nous, faire quelque chose qui pût diminuer ou alléger les souffrances et les maux qui sont le triste apanage de la plus belle moitié de notre espèce. Jaloux de parvenir à ce but, nous avons dû prendre, pour satisfaire à notre dernier acte probatoire, un point de médecine concernant la femme; et, parmi les nombreux et intéressants sujets de thèse que nous offraient sa physiologie, sa pathologie ou sa prophylactique, la menstruation nous a paru devoir mériter la préférence sous plusieurs rapports, sous celui surtout de la facilité, de la fréquence de ses dérangements, si féconds en résultats fâcheux. En entreprenant de dire quelques mots sur cette fonction, nous avons dû consulter notre inclination plutôt que nos moyens. Si, pour bien faire, il ne fallait que de la bonne volonté, de l'application, des efforts constants, un travail assidu, nous pourrions nous flatter peut-être d'avoir réussi; mais tout cela ne suffit pas: il faut du fond, et la dose qui nous a été répartie est petite; il faut aussi l'habitude d'écrire, et on ne saurait nous en supposer. Ce sujet, pour être traité convenablement, demanderait, sans doute, une plume plus habile et plus exercée que la nôtre. Entraîné par l'intérêt et la beauté des questions qui s'y rattachent, nous ne nous sommes aperçu qu'un peu tard qu'il n'allait pas à notre taille. Trop avancé cependant pour revenir sur nos pas, nous comptons sur l'indulgence de nos Juges, et les prions de nous faire l'application de cet adage :

Si desint vires, tamen est laudanda voluntas.

MÉLANGES

DE PHYSIOLOGIE,

DE PATHOLOGIE ET D'HYGIÈNE

SUR

LA MENSTRUATION.

Pour mettre quelque ordre dans notre Dissertation, nous la diviserons en trois parties. Dans la première, après quelques préliminaires sur les principaux phénomènes de la puberté et de la première menstruation, nous entrerons dans quelques considérations physiologiques sur cette fonction ; nous consacrerons la deuxième aux dérangements de la menstruation et aux moyens de les prévenir ; l'âge critique, ses maladies et les soins qu'il réclame feront le sujet de la troisième.

PREMIÈRE PARTIE.

Préliminaires sur les principaux phénomènes de la puberté et de la première menstruation. —— Considérations physiologiques sur cette fonction.

§ Ier. — *Préliminaires sur les principaux phénomènes de la puberté et de la première menstruation.*

Quoique peu distincte du petit garçon, pendant ses premières années, la jeune fille nous présente des phénomènes particuliers assez remarquables, ce nous semble, pour que nous puissions en faire ici une description spéciale. Sa constitution est éminemment fluide, tendre et délicate; sa sensibilité, ses penchants sont facilement mis en jeu; elle exprime de très-bonne heure, avec douceur et finesse, des désirs que le petit garçon rend d'une manière brusque; elle a le goût de la parure et des objets brillants; son intelligence est hâtive, et saisit avec vitesse et même avec exactitude des détails qui échappent à l'enfant de l'autre sexe; elle est plus curieuse et plus rusée que lui; elle parle plutôt, sa voix est plus flexible que la sienne, elle donne déjà de la grâce aux mouvements de ses mains; ses désirs, ses goûts, ses idées et ses actions laissent poindre chaque jour davantage les tendances féminines; elle parcourt sa carrière ascendante avec plus d'ardeur et de vivacité; elle touche plutôt que le

jeune garçon à son perfectionnement; les parties de son corps plus fluides, moins compactes, se composent avec plus de facilité; l'accroissement, la menstruation, la gestation, l'enfantement, la lactation, l'âge critique entraînent des oscillations qui sont, ce que l'on appelait, les orages et les révolutions de sa vie; et les modifications que subissent chez elle les sentiments, les actions, les idées, les changements de ses systèmes muqueux, vasculaire et nerveux, sont plus accessibles aux sens et plus vasculaires que dans le sexe opposé (M. Ribes).

Parvenue au terme de son enfance, son étude est alors d'un plus haut intérêt. A la fin de cette période, son corps se développe surtout en longueur, les changements les plus apparents se font dans la vie physique; alors on voit s'opérer en elle de nombreux changements, s'établir de nouvelles fonctions; tous les systèmes de son économie prennent un accroissement rapide, une énergie nouvelle; le cœur, les poumons et tous les organes qui leur sont subordonnés revêtent l'empreinte de l'activité, de la vigueur; le tissu muqueux se gonfle et s'épanouit; les contours de son corps deviennent moelleux et élastiques; la consolidation des parties osseuses s'avance; les seins s'arrondissent et s'élèvent en formant au devant du thorax des saillies prononcées; les traits de la face prennent des qualités qui conviennent à son sexe; son larynx acquiert en très-

peu de temps des dimensions considérables; sa voix mue facilement, mais finit par reprendre ce timbre aigu qu'elle avait pendant l'enfance; son tempérament se prononce « et prend la nuance sanguine ou nerveuse (Dugès); » la circulation devient énergique, la respiration ample et forte; le principe de son existence se multiplie; la jeune fille, enfin, se sent vivre. Tourmentée par des désirs qui naissent des besoins et qui lui dévoilent le secret de sa destination, elle cherche à reconnaître celui qui peut les satisfaire. Enfin, devenue pubère, elle est éminemment excitable; une impression légère l'agite; elle est saisie du besoin de s'attacher avec ardeur à un objet, quel qu'il soit, de s'individualiser dans un sentiment, une action, une pensée; le vide du cœur, les désirs vagues, la mélancolie lui font chercher le silence de la solitude, où elle croit retrouver le calme et la gaîté qu'elle a perdus; quelques larmes involontaires s'échappent de ses yeux et paraissent la soulager:

. . . . . *Est quædam flere voluptas.*
Ovide.

Elle devient plus timide, plus réservée, et rougit de partager les amusements du jeune compagnon de son enfance; elle voudrait l'éviter, et cependant elle éprouve pour lui des sentiments pleins de tendresse, parce que son amitié s'est changée en amour; ses dispositions passionnelles la poussent instinctivement

vers l'homme, auquel elle est portée à s'unir par ses divers modes aimants; une pensée vague, dont elle ignore l'origine, lui inspire des chagrins inconnus : on dirait qu'elle éprouve déjà le sentiment de la haute mission que la nature est sur le point de lui confier.

Les organes de la génération, sans influence pendant le premier âge de la vie, presque réduits à une vie toute privée, prennent tout-à-coup une telle importance, que Van-Helmont n'hésitait pas, dans son imagination ardente et ses inspirations en quelque sorte poétiques, à proclamer que ces organes étaient la seule source des qualités distinctives de la femme, et de toutes les conditions naturelles ou physiques qui la font être ce qu'elle est : *Propter solum uterum,* disait ce célèbre systématique, *mulier est id quod est.* Cet organe est devenu le siége d'un écoulement sanguin périodique, dont l'établissement s'accompagne ordinairement de quelques orages. L'éruption des règles varie singulièrement par les circonstances qui la précèdent et l'accompagnent; elle se fait quelquefois d'une manière si soudaine et si facile qu'il n'y a pas le moindre dérangement fonctionnel, et, pour ainsi dire, à l'insu de la jeune adolescente; d'autres fois, le premier écoulement n'a lieu qu'après de longues douleurs qui troublent les fonctions. Chez la plupart, en effet, on remarque plusieurs des phénomènes suivants : malaise

général ; lassitude dans les membres, pesanteur et tiraillements aux lombes, aux aînes, aux cuisses, vers la région de la matrice ; douleur et sensibilité dans les seins ; turgescence des parties génitales ; céphalalgies gravatives ; chaleur générale incommode, ou frissons suivis de bouffées de chaleur; insomnie ou sommeil interrompu par des rêves dont la douce erreur dépeint à la jeune fille ce que son cœur désire, l'image des charmes et des jouissances de l'amour ; la face devient animée ; il y a des rougeurs subites et fréquentes, des palpitations de cœur, quelquefois une toux spasmodique. Dans quelques cas, il y a perte d'appétit, nausées, constipation ou diarrhée, mais presque toujours tension incommode dans les lombes, sur le sacrum, à l'épigastre ; tantôt différentes hémorrhagies, comme épistaxis, hématémèse, hémoptysie ; parfois incontinence d'urine, sueurs diminuées ou augmentées. On observe très-fréquemment des coliques, des éruptions cutanées, un état fébrile ; il y a quelques dérangements dans les fonctions digestives ; dégoûts, goûts bizarres ; il y a des ennuis, des langueurs, de la mélancolie, de la paresse, de la répugnance pour tout exercice. Quand il existe une pléthore bien prononcée, on observe les symptômes propres aux hémorrhagies par fluxion générale, frissons, pâleur de la peau ; peu après, pouls dur, fréquent et élevé, chaleur à la peau, soif très-vive : cet état fluxion-

naire cesse instantanément à l'apparition de quelques gouttes d'une matière séreuse suivie d'un léger flux sanguin, et le calme renaît aussitôt. Cet écoulement, après avoir reparu à des époques régulières, pendant six mois, un an, etc., doit se répéter régulièrement tous les mois, hors les temps de grossesse et de lactation, depuis l'âge de douze à quatorze ans (puberté), jusqu'à celui de quarante-cinq à cinquante (ménopause ou âge critique). Ainsi s'établit la menstruation, dans le plus grand nombre de cas. Il est des femmes privilégiées, comme nous l'avons dit, chez lesquelles la première éruption menstruelle n'est point tumultueuse; d'autres, au contraire, sont tourmentées de maux de tête, de divers symptômes nerveux; il leur survient de temps en temps des bouffées de chaleur; le sommeil est troublé par des rêves fatigants. Quelques-unes ont des vertiges, des palpitations et autres phénomènes hystériques, épileptiques; des mouvements fluxionnaires produisent, dans différentes parties du corps, particulièrement au nez, aux lèvres, au cou, des tuméfactions plus ou moins considérables, ou des rougeurs et des efflorescences cutanées. On doit alors avoir recours aux moyens que nous fournit la médecine contre un pareil état de choses. Ainsi, lorsque la première menstruation est empêchée ou rendue difficile par un éréthisme sanguin (ce que l'on reconnaît à de fréquentes bouffées de chaleur, à des rougeurs et à des efflores-

cences cutanées, à des agitations, à l'insomnie, à des éruptions miliaires sur diverses parties du corps, notamment à la face, à des impatiences lors de la moindre contrariété, à l'aptitude aux maladies inflammatoires, etc.), il faut y remédier par des boissons tempérantes, telles que le petit-lait, l'eau de veau, les émulsions, par un régime doux et l'abstention de toute cause excitante, physique ou morale. Si, nonobstant ces moyens, l'agitation générale persistait, il faudrait avoir recours à la saignée : on la pratiquerait à la saphène pour la rendre révulsive ; on pourrait encore, afin de diminuer l'excitabilité de l'utérus, prescrire des bains de siége, l'application des sangsues aux grandes lèvres, des fumigations émollientes, etc. Lorsque les efforts naturels qui se déclarent pendant la puberté, pour opérer la menstruation, n'ont point le degré d'action qui leur est nécessaire, il faut, dans ce cas, relever les forces avec une alimentation succulente, les amers, les ferrugineux, les frictions avec la teinture de quinquina, les bains de mer; on peut aussi faire usage des excitants, comme le camphre, le musc, mais avec beaucoup de réserve; les emménagogues, tels que la rhue, la sabine, l'aloës peuvent encore être utiles, mais il faut une grande précaution dans leur emploi. Si la jeune fille est très-nerveuse et tourmentée par des symptômes hystériques, on tâchera de calmer son extrême sensibilité par des distrac-

tions, l'exercice, les bains tièdes, des boissons adoucissantes, le laitage, etc; si les douleurs sont vives, s'il y a de l'insomnie, on aura recours aux anti-spasmodiques, tels que l'opium, la décoction de pavot ou l'extrait de coquelicot. Mais un point essentiel, c'est d'employer dans le même temps des moyens propres à faire naître le molimen hémorrhagique. Lorsque l'éruption menstruelle est retardée par suite de l'atonie des organes générateurs, le mariage peut être un emménagogue très-efficace, si d'ailleurs la constitution est bonne et le tempérament suffisamment formé : il faut donc le conseiller, pourvu que les convenances le permettent.

Avant de terminer cet article, nous ferons remarquer aux femmes que l'écoulement menstruel dont elles se plaignent, comme d'un assujettissement incommode et dont elles voudraient être affranchies, est pourtant pour elles le signe et la mesure de leur santé; on peut même ajouter, avec Désormeaux, qu'il en est la source. Il est honorable pour elles, puisqu'il est le signe le plus certain et l'assurance la plus authentique de leur fécondité; sans lui, elles manquent de certains attributs du sexe dont elles font partie, de la beauté, par exemple : « Sans cet » écoulement, dit Roussel, la beauté ne naît point » ou s'efface; l'ordre des mouvements vitaux s'altère; » l'âme tombe dans la langueur, et le corps dans le » dépérissement. » « L'écoulement habituel des parties

» génitales, a dit un célèbre physiologiste de cette » école, dont se plaignent les femmes, comme d'un » assujettissement honteux, est la marque la plus » honorable de leur sexe, et semble établir le fonde- » ment le plus assuré de leurs droits » (Dumas). Il est, ce nous semble, une différence bien tranchée entre la femme bien réglée et celle qui l'est mal ou qui ne l'est pas du tout : la première possède tous les attributs physiques et moraux qui caractérisent son sexe; tous ses organes sont entièrement perfectionnés, achevés; ses fonctions s'exécutent avec aisance et facilité. L'autre, au contraire, arrêtée dans son développement, se dessèche et se meurt : pâle, défaite, sans coloris, sans fraîcheur, triste, inquiète, paresseuse, elle refuse de se livrer aux exercices qui lui seraient pourtant si nécessaires; toutes ses fonctions languissent; enfin, assiégée de mille maux, elle végète à peine et nous offre un tableau bien touchant.

§ II. — *Considérations générales et physiologiques sur la menstruation.*

L'évacuation sanguine par le conduit vulvo-utérin, qui annonce à la femme son aptitude à la propagation, et à laquelle elle se trouve généralement assujettie hors les cas de gestation, d'allaitement et de certains états morbides, d'une manière périodique et plus ou moins régulière, depuis la puberté jus-

qu'à l'âge de retour, est communément désignée sous les noms de règles, menstrues, flux menstruel, lunes, affaires, mois, ordinaires, purgations, maladies, fleurs, etc.

L'hémorrhagie particulière au sexe se faisant par l'organe destiné à perpétuer l'espèce, elle ne peut avoir lieu qu'à l'âge où la nature commence à s'occuper de ce grand objet. C'est ordinairement, en France, de la douzième à la quatorzième année que cette fonction s'établit. Cette époque n'est cependant pas la même dans tous les climats, ni pour tous les individus. Les différences de tempérament, surtout l'éducation, la manière de vivre, le genre d'occupations, les affections morales, certains effets de l'habitude sont en général les causes des nombreuses variétés qu'on remarque à cet égard. La première apparition des règles est d'autant plus précoce, que l'on s'avance davantage vers la ligne équinoxiale. Sous la zone torride, les femmes sont réglées à huit ou neuf ans, et peuvent, dit-on, concevoir à dater de ce moment. Les Ethiopiennes, les Egyptiennes, les Indiennes, les Algériennes sont menstruées, pour la plupart, dès l'âge de neuf ans et même plus tôt, comme le prouvent plusieurs exemples remarquables. (Mahomet, au rapport de Prideaux, épousa Cadisja à cinq ans, et l'admit dans son lit à huit.) En Espagne, en Italie, les femmes sont nubiles à douze ans : aussi le droit romain permettait-il de

marier les filles à cet âge. Mais, outre que les climats très-chauds avancent la première menstruation, ils rendent encore le flux menstruel plus abondant. Les femmes de ces climats, dit encore le savant auteur des hémorrhagies, rendent au moins deux fois plus de sang par les menstrues que celles des pays septentrionaux.

La première éruption menstruelle a lieu dans nos climats tempérés, ainsi que nous l'avons déjà dit, de douze à quatorze ans : elle est d'autant plus tardive, qu'on avance vers les contrées septentrionales. Les filles de la Suède, du Danemark, de la Norwège, de la Russie, etc., sont à peine réglées de dix-huit à vingt ans. Aussi, dans ces climats, les menstrues durent plus long-temps, et la fécondité y est en général si grande, que les femmes ont rarement moins de dix à douze enfants. Olaüs et Rudbek assurent même qu'il n'est pas rare d'en trouver qui en avaient fait jusqu'à trente.

Quoique la menstruation s'établisse presque toujours aux époques que nous venons de désigner, il est des cas où cette fonction se montre beaucoup plutôt. Ainsi, Duverney, en 1709, communiqua à l'Académie des sciences de Paris l'observation d'une fille de huit jours, qui avait un écoulement de sang par le conduit vulvo-utérin. On trouve, dans des auteurs bien dignes de foi, des exemples de petites filles qui ont été réglées à la naissance, à l'âge d'un,

de deux, de cinq et de sept mois; d'un an, de trois ans, de cinq ans. Mandelshof a vu aux Indes une fille qui avait les seins formés à deux ans, et qui, après avoir été mariée à trois ans, fut mère à cinq. Toutefois, une menstruation aussi anticipée nous paraît plutôt l'effet d'une constitution fluxionnaire, qu'une parfaite similitude avec la menstruation naturelle, c'est-à-dire avec celle qui est la compagne ordinaire de la fécondité.

Les filles d'un tempérament lymphatique et bilieux sont plus tardivement et plus difficilement réglées que celles qui sont sanguines et nerveuses. La première éruption menstruelle paraît en général plutôt chez les citadines. On voit, en effet, chez elles un concours de circonstances propres à augmenter leur susceptibilité et leur excitabilité : inaction ou mouvements faibles des muscles qui languissent sur le duvet; usage, abus des boisssons spiritueuses même avant l'adolescence ; fréquentation des spectacles où l'amour est présenté sous ces formes attrayantes qui font naître la curiosité et les désirs; veilles prolongées dans les cercles, les bals; lectures de romans, de poésies érotiques; contemplation de tableaux voluptueux; et surtout ce penchant funeste qui les porte à des jouissances prématurées et solitaires, qui tarissent les sources de la vie et finissent par les jeter dans un abrutissement complet.

Un régime simple et conforme à la nature; une

éducation simple mais sévère, une vie laborieuse, l'habitation à la campagne où les femmes partagent les travaux des hommes, où elles ne connaissent que fort tard ce que l'on sait dans les villes à un âge peu avancé, amènent ordinairement, chez les villageoises, une menstruation tardive.

D'abord irrégulier, le flux menstruel se régularise et se reproduit à peu près tous les mois. Il y a pourtant des femmes qui sont réglées deux fois dans le mois, ou du moins trois fois en deux mois, sans qu'il en résulte pour elles aucune incommodité notable. En général, lorsque la menstruation s'exécute d'une manière régulière, les retours ont lieu tous les vingt-huit ou vingt-neuf jours. Chez plusieurs femmes les règles paraissent au moment où elles s'y attendent le moins, et sans avoir été précédées d'aucun phénomène; aucun signe extérieur ne les annonce ; les périodes sont courtes, faciles et régulières, chez les personne d'une constitution forte, d'une bonne santé, qui habitent la campagne, se fortifient par l'exercice, l'occupation, la sobriété, l'air pur qu'elles respirent. Chez un grand nombre, au contraire, l'époque des règles est caractérisée par des symptômes qui ne les trompent jamais ; les périodes sont laborieuses, longues, irrégulières, chez les femmes délicates, qui habitent les grandes cités, qui sont élevées dans l'opulence, qui négligent de fortifier leur physique pour fatiguer souvent

avec excès leurs facultés morales, qui sacrifient la force à l'adresse, un bonheur durable au plaisir d'un moment, qui s'énervent par une nourriture succulente et les écarts de régime. Aussi la santé est-elle altérée à chaque époque, par un désordre qui devient quelquefois une maladie réelle : les époques menstruelles sont alors signalées par le cercle livide des yeux, les vices de la digestion, le pouls petit; les traits du visage s'altèrent; les urines sont plus animées, quelquefois même brûlantes; les parties sexuelles sont douloureuses et tourmentées par une chaleur incommode; il y a augmentation de sensibilité et de susceptibilité morale; le sommeil est agité, interrompu par des rêves, des lassitudes dans les membres, la douleur des articulations et surtout des genoux; quelques femmes éprouvent des impatiences, des colères, des ennuis; elles sont oppressées; des pleurs involontaires s'échappent de leurs yeux; le ventre est tendu, douloureux; plusieurs sont sujettes pendant leurs règles à des caprices très-singuliers, à des goûts bizarres, à un changement dans leur caractère, qui devient enclin à la tristesse, plus irascible et plus susceptible d'émotions. Elles sont plus faibles, plus délicates, plus impressionnables; tous leurs organes participent plus ou moins à l'affection de l'utérus; et il n'est pas difficile de reconnaître cet état, non-seulement au rhythme du pouls, mais encore à l'altération du visage et au son de la

voix. La femme exige alors de grands ménagements.

Le temps que dure cette évacuation est ordinairement, dans nos climats, de quatre à cinq jours: souvent elle s'étend jusqu'au sixième, quelquefois elle finit au bout de vingt-quatre heures. Cela varie suivant le tempérament, l'âge, la manière de vivre, le repos, l'exercice, les passions ou autres accidents semblables. Pour que les femmes se portent bien, il faut que le sang coule pendant quatre ou cinq jours, et que l'écoulement se comporte à peu près de la manière suivante : le premier jour, le flux est peu considérable, séreux, ou même se montre et disparaît alternativement; le second jour, il est plus abondant, plus coloré; le troisième jour, un sang rouge-vermeil coule assez abondamment; le quatrième jour, l'écoulement diminue et se décolore un peu; vers la fin du cinquième ou sixième jour, il cesse complétement. Mais il s'en faut de beaucoup que la menstruation se comporte toujours de la même manière; il est, en effet, un grand nombre de femmes qui ne perdent qu'un jour, même moins, tandis que d'autres perdent huit, dix, douze jours sans la plus légère atteinte à leur santé. Nous ne regarderons donc pas, avec Astruc, comme morbide, tout écoulement qui dure moins de deux jours, ou qui dépasse le sixième; il ne peut être considéré comme tel, que dans les cas où il ne suit pas la marche ordinaire, et que la femme, au lieu de se

sentir allégée, plus forte, éprouve du malaise, un sentiment de lassitude, de l'agitation ou d'autres symptômes d'éréthisme.

Dans l'état naturel et lorsque la femme jouit d'une parfaite santé, le sang des règles, chez elle, ne diffère point de celui qu'on retirerait de toute autre partie du corps. Aussi, Hippocrate avait bien raison de dire, en parlant du sang des règles : *Sanguis autem.... sicut à victimâ*, et il ajoute *si sana fuerit mulier*. Il est bien évidemment démontré aujourd'hui que le flux menstruel n'est pas, comme on l'a cru trop long-temps et trop généralement, une évacuation d'une matière peccante, d'une humeur morbifique, acrimonieuse, dont la rétention est toujours très-nuisible à la constitution par ses qualités délétères. La découverte de la circulation du sang et de la nutrition du fœtus ont totalement dévoilé cette erreur : en effet, on ne conçoit pas comment l'enfant pourrait vivre dans le sein de sa mère, s'il n'était alimenté qu'avec une substance inanimée, impure, corrompue, et comme le rebut de l'économie animale. Mais il ne faudrait point passer d'un extrême à l'autre, en ne voyant dans l'écoulement des règles qu'un sang très-pur ; car on peut citer des observations dans lesquelles la blennorrhagie a été l'effet de la cohabitation pendant la période menstruelle, avec des femmes exemptes de syphilis. On a vu aussi quelques personnes, celles surtout qui n'usaient pas

des soins de propreté dans les pays chauds, qui étaient disposées aux scrophules, aux dartres, ou à quelque affection cacochyme, exhaler une odeur *sui generis* pendant la menstruation ; mais ces faits exceptionnels s'offrent rarement, et il est permis de croire que, lorsqu'ils se présentent, l'altération des menstrues tient à leur mélange avec une matière acrimonieuse sécrétée par la membrane muqueuse vaginale, à une idiosyncrasie spéciale, ou bien à une mauvaise composition du sang qui a contracté un caractère particulier dans ses qualités physiques et chimiques. C'est apparemment de là que résultent les qualités malfaisantes que Pinel, Albert-le-Grand, Aristote, Paracelse, de Lamotte, et plusieurs anciens médecins, ont attribuées au sang menstruel. Mais ces opinions exagérées et ridicules ont été réduites à leur juste valeur, et nous croyons que Fourcroy a eu raison de dire à ce sujet : « En séparant ce que » l'opinion des anciens a d'erroné et d'exagéré, » elle présente à l'observateur impartial quelque » chose de vrai qu'il faut approfondir par des expé- » riences exactes, au lieu de nier ce que l'on n'a » pas conçu. »

Il est difficile de fixer la quantité de sang qui s'évacue chaque fois, car elle varie dans chaque sujet, et souvent même à chaque retour dans le même sujet. Le climat influe manifestement sur la durée des règles et sur la quantité de cette évacua-

tion, puisqu'en Afrique leur écoulement est presque continuel, tandis qu'en Laponie il n'a lieu que deux ou trois fois dans l'année. Les auteurs ne sont pas d'accord sur les causes nombreuses qui font varier la quantité de sang fournie par les règles. Hippocrate l'évalue à deux hémines (Freind), à vingt onces (Hoffmann, Van-Swieten, Astruc), de seize à dix-huit (Alphonse Leroy, Roussel), de quatre à huit (De Haën), de deux à trois (Baudeloque); on évalue cette perte, dans nos contrées, de demi once à quatre onces (Dugès). Elle diffère selon les pays et la constitution des personnes; s'il faut en croire les médecins de l'ancienne Grèce, il paraîtrait que les femmes de cette glorieuse nation perdaient de vingt à vingt-quatre onces. Une des causes qui contribue le plus à augmenter la quantité de sang des règles est, sans contredit, l'irritation des parties génitales; aussi on voit les femmes voluptueuses, adonnées à la masturbation, surtout les filles publiques, épronver des pertes considérables.

Les vaisseaux de la matrice et quelquefois ceux du vagin paraissent être les sources immédiates du sang menstruel. En effet, le calibre des vaisseaux de la matrice, la porosité de sa substance, le passage continuel du sang à travers son tissu spongieux, concourent à favoriser cette évacuation; on a donc lieu de penser que le sang des règles vient de l'utérus. Néanmoins, le conduit vulvo-utérin peut vraisem-

blablement s'y prêter, comme l'utérus, lorsque certains obstacles, certaines maladies ne lui permettent plus de le fournir (Dumas, *Princip. de phys.*); quoique l'écoulement se fasse presque toujours par le vagin, la matrice peut quelquefois changer la direction de ce flux, le détourner des organes génitaux, et le transporter sur d'autres organes qui n'en ont pas l'habitude. Ainsi, on a vu l'estomac, les mamelles, les narines, les yeux, les doigts, les oreilles, le rectum, l'ombilic, une plaie, l'ulcère d'une partie quelconque, devenir le centre d'une fluxion hémorrhagique ou d'une menstruation supplémentaire. Van-Swieten, Van-der-Wiel, Nauche, Pinel, Latour, etc., rapportent une infinité de ces faits; on l'a vu suinter à travers les pores de la peau sous forme de sueur. (*Ephémérides des cur. de la nature.*) « Toutes les parties du corps peuvent devenir un » émonctoire supplémentaire pour maintenir la santé » de l'individu (Mme. Boivin). » Dans de pareilles circonstances, on ne doit pas chercher à arrêter l'hémorrhagie supplémentaire avant d'avoir rappelé l'écoulement à son siége ordinaire.

Les médecins ont toujours été fort partagés sur la cause du flux périodique. Les péripatéticiens l'attribuaient aux influences de la lune, bien que cette influence ne soit pas démontrable; ils croyaient que la nouvelle lune réglait les jeunes filles, et le décours les femmes âgées : mais il y en a à tout âge et dans

toutes sortes de pays qui ont leurs règles à quelque quartier que ce soit de la lune. Aristote, Méad, Werloff, etc., l'ont attribué également aux influences lunaires; Paracelse, de Graaf, Van-Helmont, Charleton, l'ont regardé comme le résultat de certains ferments, qui s'accumulaient insensiblement pendant un mois dans les glandes de la matrice, ou plutôt dans son tissu spongieux. Ces opinions ont été, avec raison et depuis long-temps, abandonnées. Galien, Boërhaave, Freind, Hoffmann, Duverney, Senac, Astruc, Bordeu, etc., attribuaient, avec plus de raison, la cause du flux menstruel à la pléthore, soit générale, soit locale; mais en admettant cette explication on ne fait que reculer la difficulté, car alors on pourrait demander quelles sont les causes de cette pléthore. Si ce sentiment avait quelque chose de fondé, les femmes nerveuses et presque exsangues ne devraient point être réglées, cependant l'observation nous apprend qu'elles le sont très-abondamment. Il nous paraît donc, dans l'état actuel de nos connaissances, que la cause de la menstruation n'est pas plus explicable que la cause première de la vie; que la cause de cette périodicité se rattache probablement aux lois primordiales qui régissent les actes vitaux. Ainsi, nous pouvons ajouter avec Maygrier: « Ne cherchons pas, par de vaines hypothèses, à nous rendre raison d'un phénomène dont il est bien plus simple de rapporter l'explication aux lois géné-

rales de la vie. Bornons notre opinion à l'étude des merveilles opérées par la fonction génératrice ; que la génération, que la conception et la menstruation qui les précède, soient des phénomènes admirables; mais laissons à des esprits vulgaires, enthousiastes ou prévenus, à vouloir expliquer des opérations que la nature prépare dans le silence, et sur lesquelles elle a jeté un voile impénétrable. »

DEUXIÈME PARTIE.

Des dérangements de la menstruation et des moyens de les prévenir.

§ Ier. — *Dérangements de la menstruation.*

Cette intéressante série de phénomènes, dont l'ensemble constitue la puberté, s'est enfin accomplie; la jeune fille, à travers de nombreuses vicissitudes, est parvenue à cette époque brillante qui est celle de son triomphe, et qu'on peut appeler avec raison le printemps de sa vie, la saison des plaisirs; elle est tout ce qu'elle devait devenir, puisqu'elle peut déjà indiquer le rang qu'elle doit tenir, et payer son tribut à l'espèce en secondant les vues de la nature. Elle serait heureuse dans ce moment si elle pouvait arrêter le cours rapide de ses jours, et jouir en paix du bonheur que lui procure ce bel âge! Mais, a dit Bernardin de Saint-Pierre, « on ne jette pas l'ancre sur le fleuve de la vie! » Les

jours s'écoulent avec la rapidité de l'éclair; la jeune adolescente marche à grands pas vers de nouveaux périls, qu'elle trouve dans les dérangements si fréquents et si faciles de la menstruation; ce qui devrait l'engager à être très-prudente pendant ses mois. « Si les femmes voulaient bien, dit Tissot, se persuader combien il leur importe de se ménager dans ces temps critiques, il n'y en aurait pas une qui, dès la première apparition jusqu'au dernier retour, ne se conduisît avec la plus scrupuleuse régularité. » Les dérangements des menstrues sont très-nombreux et très-faciles en mauvais résultats; mais les plus importants à considérer, ceux qui semblent être l'origine de tous les autres, peuvent se réduire à quatre principaux, savoir : la disménorrhée (écoulement difficile), l'aménorrhée (suppression de l'écoulement), la ménorrhagie (écoulement immodéré), et enfin les déviations (règles déviées). Forcé de restreindre notre travail, nous ne pouvons que consacrer ici quelques lignes à une très-courte exposition de l'aménorrhée et de la ménorrhagie; puis nous ferons connaître les préceptes hygiéniques, au moyen desquels l'on peut prévenir ces dérangements ou les rendre moins fâcheux.

AMÉNORRHÉE.

D'après son étymologie de *a* privatif, μην, μενος, *mois*, et ρεω, *je coule*, ce mot signifie le défaut de

l'écoulement menstruel, de quelque cause qu'il dépende. Mme. Boivin et Dugès la définissent : l'absence de tous les phénomènes généraux et locaux de la menstruation, et l'impuissance de les produire; MM. Désormeaux et Paul Dubois : l'absence ou la suppression accidentelle des règles, ou leur diminution. Mais nous ne voulons désigner ici, par le mot aménorrhée, que leur suppression morbide après qu'elles ont déjà paru.

Causes. Nous les diviserons en prédisposantes et en occasionnelles. Les premières dépendent du tempérament sanguin, lymphatique, nerveux, du genre de vie, d'une constitution molle et détériorée, etc.; une menstruation qui a été précoce, difficile, une nourriture peu substantielle, la misère, les passions tristes, les chagrins profonds, l'abus des liqueurs alcooliques, les jouissances vénériennes trop répétées, un état général de faiblesse, ou d'anémie, ou de chlorose; l'air humide et sombre, l'usage des boissons acides, le défaut d'exercice, les travaux forcés, le célibat, et surtout la négligence des préceptes de l'hygiène et de la saine morale, qui doit assurer à la femme une conduite ferme dans la carrière orageuse de la vie, semblent y prédisposer. Les causes dont nous venons de parler peuvent à la longue devenir occasionnelles. Parmi ces dernières, on trouve la surprise, la frayeur occasionnée par un objet dégoûtant, le chagrin qui suit la perte d'un

objet aimé, les contrariétés d'un amour malheureux, les affections morales qui portent dans l'âme une impression profonde et durable, un sommeil trop long et agité par des rêves, une mauvaise nouvelle, le désespoir, une scène humiliante; l'impression d'un air froid, l'immersion des pieds et des mains dans l'eau froide, l'emploi d'un purgatif, d'un émétique, des saignées même qu'on pratiquerait lors de l'époque menstruelle, seraient susceptibles d'agir sympathiquement ou d'une manière directe sur l'utérus et ses dépendances; enfin, mille causes sont capables d'exciter le système nerveux et d'occasioner le spasme de l'utérus.

Symptômes. Les symptômes de l'aménorrhée consistent uniquement dans la diminution graduelle de l'écoulement menstruel ou dans sa suppression subite; quelquefois, à l'époque où les règles devaient couler, il se manifeste de la chaleur et de la douleur dans les régions hypogastrique et lombaire, de la pesanteur dans le bassin, des douleurs utérines qui ont le caractère de tranchées, et un gonflement plus ou moins considérable du ventre et des mamelles; souvent il y a des dérangements des fonctions digestives, abattement, tristesse, lassitude, paresse, mélancolie, pouls variable, respiration souvent gênée, céphalalgies, hémorrhagies supplémentaires, etc.; mais le défaut d'écoulement des règles est le seul symptôme constant, et seul il caractérise la maladie.

Diagnostic. Il devient obscur toutes les fois que la suppression arrive peu à peu et sans cause manifeste : dans ce cas, il est difficile de distinguer si elle est la suite d'une grossesse, ou si elle est causée par une maladie qu'il faudrait guérir. Il n'existe aucune difficulté lorsqu'on a affaire à une femme mariée, car elle est la première à se croire grosse ; cependant on en trouve fort souvent qui sont assez étourdies pour n'avoir pas la moindre conscience de leur état. Mais lorsque le médecin est appelé à donner ses soins à des filles ou à de jeunes veuves, le cas est alors très-délicat et exige de la prudence, de la probité et une fermeté à toute épreuve. Une confiance outrée serait souvent imprudente ; car il arrive souvent qu'elles ne demandent des remèdes que pour se débarrasser dans l'ombre d'un fruit qu'elles ont conçu dans le mystère. Il serait triste pour lui, si, par imprudence ou par ignorance, il se rendait complice du crime d'une fille ou d'une jeune veuve qui cherchent à perdre l'enfant qu'elles portent dans leur sein ! Le médecin peut encore être trompé par une coquette qui, voulant conserver des charmes qui se flétrissent et une jeunesse qui lui échappe, cherche à prolonger artificiellement une évacuation dont elle regarde la cessation comme la fin de son existence.

Pronostic. L'ancienneté de la maladie, les divers désordres dont elle s'accompagne, la nature de la

cause productrice, et surtout les antécédents font varier le pronostic que l'on doit porter de cette affection. Cette maladie n'est pas bien dangereuse lorsque la suppression est récente, qu'aucune circonstance défavorable n'y a contribué et que la personne est d'ailleurs d'une assez bonne santé; dans des circonstances opposées, elle le serait davantage.

Traitement. L'indication principale dans le traitement de l'aménorrhée est d'en combattre la cause essentielle. Lorsqu'elle est symptomatique, le meilleur moyen de la faire cesser est sans contredit de détruire l'irritation qui l'a produite; mais comme l'absence de cette évacuation augmente toujours l'intensité de l'irritation et les chances défavorables à la cure, et qu'en outre son rétablissement peut devenir la cause de la guérison, il est toujours utile de chercher en même temps à la rétablir. A cet effet, aux moyens propres à guérir l'irritation qui est la cause du désordre, on joint les pédiluves irritants, les sangsues appliquées à la vulve, en petit nombre et tous les mois, aux époques menstruelles; la vapeur de l'eau chaude ou du vinaigre dirigée vers l'utérus. Ainsi, chez les femmes sanguines, robustes, etc., les débilitants, tels que les saignées de la jambe, du bras, les sangsues aux cuisses, les bains généraux, les bains de siége, etc., rétabliront l'écoulement avec une grande facilité. Pour que l'effet de ces remèdes soit plus sûr, on doit en faire usage à

l'époque où les règles avaient coutume de couler, ou quelques jours avant. Chez les personnes molles, lymphatiques, d'une constitution détériorée, si elles habitent un lieu sombre, froid et humide, si elles se nourrissent mal, etc., il faudra les fortifier par une alimentation saine mais stimulante, et par quelques toniques médicamenteux, tels que les amers, le quinquina, etc.; on ne devra pourtant pas négliger les bains ni l'application d'un petit nombre de sangsues aux parties génitales, aux cuisses, dont on aura soin de fermer les piqûres, afin que le sang ne coule pas après leur chute. Si les malades sont d'un tempérament nerveux, les calmants devront précéder les autres moyens. On peut alors avoir recours aux bains tièdes, aux boissons délayantes, à de légers narcotiques, à quelques anti-spasmodiques, à l'usage d'aliments doux, de végétaux, de viandes blanches, etc., à l'abstinence des stimulants de toute espèce, et quelquefois à une seule saignée du pied ou du bras. M. Fabre a employé avec succès, en pareil cas, l'acétate de morphine. On peut aussi employer avec avantage l'acétate d'ammoniaque à la dose d'un à deux gros par jour dans de l'eau sucrée. Quand il n'y a pas d'accident pressant, il est prudent de ne faire le traitement et de ne le commencer qu'à l'époque où les règles avaient l'habitude de se manifester. M. le professeur Lallemand fait appliquer tous les jours, pendant quatre ou cinq jours, trois,

quatre sangsues à la vulve ; après la chute des sangsues, il favorise la fluxion qu'elles ont déterminée par des fumigations, et en même temps il donne à l'intérieur des pilules ainsi composées : seigle ergoté un grain, rhue un grain, aloès un grain, en tout trois grains par pilule ; il en fait prendre le premier jour neuf, trois le matin, trois à midi, trois le soir, le second jour douze, et le troisième quinze ; il continue ce même traitement pendant trois ou quatre jours ; si les règles ne reparaissent pas, il le suspend pour le reprendre le mois suivant à la même époque. M. Chrestien emploie le cyanure d'or à la dose de trois grains dans huit onces d'alcool ordinaire à 20 degrés, à prendre une cuillerée à café le matin et le soir ; il continue ce traitement pendant plusieurs jours et réussit souvent.

MÉNORRHAGIE.

On appelle *ménorrhagie* le flux immodéré des règles, et *métrorrhagie* les hémorrhagies de l'utérus en général. Nous réunissons dans un même article ces deux hémorrhagies qui ne diffèrent que par l'époque à laquelle elles surviennent, parce qu'elles ont le même siége et sont de même nature ; c'est, en un mot, la même maladie, avec une différence peu importante dans les circonstances où elle se manifeste. On reconnaît qu'une hémorrhagie uté-

rine est morbide, si la femme déclare qu'elle a perdu plus de sang que d'habitude; si en même temps, au lieu de se sentir allégée et plus forte, comme il est d'ordinaire après l'écoulement menstruel, elle est faible et éprouve du malaise; enfin, si cette perte de sang a lieu à une autre époque que celle du flux menstruel. Elle est aiguë ou chronique, presque toujours irrégulièrement intermittente, et quelquefois parfaitement périodique. On a prétendu que la ménorrhagie attaquait seulement les femmes d'un tempérament nervoso-sanguin; mais, si l'on considère la diversité de constitution qui s'observe chez les femmes sujettes aux règles excessives, il sera difficile de croire que la disposition hémorrhagique puisse s'associer exclusivement à aucun des tempéraments décrits par les physiologistes. Cette disposition spéciale peut coexister avec une idiosyncrasie quelconque; et, suivant M. Lordat, elle est transmissible par voie de génération, aussi bien que les autres tempéraments.

Causes. Une grande irritabilité de l'utérus, l'adolescence, le moyen âge de la femme, une menstruation habituellement abondante, une nourriture trop succulente, la chaleur atmosphérique, le printemps, l'usage des chaufferettes, une vie oisive, des désirs amoureux trop vifs, prédisposent à la ménorrhagie. Parmi les causes occasionnelles, on place la phlegmasie chronique de la matrice, l'état de couches,

l'abus du café, des emménagogues, des liqueurs alcooliques et de tous les stimulants, les émotions vives de l'âme, les secousses imprimées à l'utérus, l'abus des injections chaudes, les passions fortes et instantanées, comme un emportement de colère, une grande joie, une frayeur, et surtout l'irritation des parties génitales par des manœuvres imprudentes, telles que la masturbation, le coït trop souvent répété.

Symptômes. Les symptômes précurseurs de la ménorrhagie sont ceux des hémorrhagies par fluxion générale. Ses signes sont une perte beaucoup plus abondante, plus prolongée que de coutume, accompagnée de faiblesse, de la petitesse du pouls, de la pâleur de la face, souvent de douleurs lombaires ou hypogastriques, de démangeaison et chaleur du vagin et de la matrice, d'essoufflements, de lassitudes, quelquefois même de convulsions. Une foule de circonstances, telles que l'âge, la constitution, la manière de vivre, l'état des forces de la femme, la quantité de sang perdu, etc., font varier le pronostic de la ménorrhagie. Mais la cause qui contribue le plus à rendre fâcheux le pronostic de cette maladie, est la suivante : les femmes, par une honte mal entendue, ne demandent les secours de l'art qu'à la dernière extrémité.

Traitement. La première indication à remplir est de placer convenablement la femme dans un lieu

frais et sur un lit dur, le bassin étant un peu élevé; s'il existe une fièvre intense, de lui prescrire une diète sévère, des boissons froides, astringentes, légèrement acidules, etc.; on pratiquera des saignées du bras; on fera des applications froides sur l'hypogastre, des frictions sur les membres supérieurs, qu'on fera plonger dans un bain irritant; on posera des ventouses aux mamelles, etc.; en un mot, on usera de tous les moyens capables d'attirer le sang vers les parties supérieures. Dans la ménorrhagie passive, qui succède à celle dont il vient d'être question, quand l'effusion sanguine est très-copieuse et opiniâtre, tout comme dans les pertes primitivement passives, il s'agit de relever le ton des organes par un régime fortifiant, les préparations de quinquina, les martiaux, les amers, etc., et d'opposer une barrière à l'hémorrhagie au moyen du tamponnement. Si la ménorrhagie s'était développée sous l'influence de causes morales, et qu'elle fût accompagnée de douleurs utérines ou lombaires, on la combattrait par les anti-spasmodiques, le camphre, l'opium, l'assa-fœtida et les divers anti-fluxionnaires appropriés à la nature de la fluxion. Les ménorrhagies intermittentes cèdent facilement à l'usage du sulfate de quinine. (Picqué, Arloing, MM. Roche, Sanson, etc.)

§ II. *Moyens de prévenir les dérangements de la menstruation.*

Pour donner aux femmes les moyens de prévenir les dérangements de la menstruation, nous allons leur exposer d'une manière très-succincte les préceptes de l'hygiène, cette belle partie de la médecine, qui ne doit jamais être négligée dans le cours de la vie, et qui leur est principalement utile aux époques de leurs règles. Nous suivrons pour cela la division de Boërhaave augmentée par Hallé, et à laquelle nous ajouterons avec Sanctorius, Bérard et M. le professeur Golfin, un article sous la dénomination de *genitalia,* concernant l'acte du mariage et les autres jouissances vénériennes.

Circumfusa. Les femmes assujéties à des évacuations périodiques qui déterminent dans toute l'économie un état d'irritabilité plus ou moins prononcée, devront, pendant ce temps, se garantir des passages brusques du chaud au froid qui pourraient troubler la régularité de leurs fonctions; elles devront, par conséquent, pendant le temps de leurs règles, respirer un air pur et d'une température constante. Les variations en chaud et en froid sont également dangereuses; les premières disposent aux ménorrhagies, en relâchant les vaisseaux utérins; les secondes à l'aménorrhée, en les contractant. Si les changements brusques de température sont une

source fréquente de maladies pour toutes les personnes, à combien plus forte raison le deviendront-ils pour les femmes à des époques où elles sont si impressionnables? Elles éviteront donc soigneusement les lieux trop chauds, fermés et d'une température variée. Un air un peu chaud et humide conviendra aux femmes pléthoriques, irritables; les faibles se trouveront mieux d'une atmosphère fraîche et vive; on doit aussi leur interdire les odeurs fortes, comme celles de la rose, de la vanille, de la tubéreuse, etc.; l'usage des chaufferettes leur est également nuisible pendant leurs règles.

Applicata. C'est surtout dans l'habillement que les femmes doivent apporter la plus scrupuleuse attention. Leurs vêtements ne devront être ni trop échauffants, ni trop légers; ils doivent entretenir une température constante et commode; surtout qu'ils ne soient pas trop serrés, ils pourraient empêcher le jeu des organes et en déranger les fonctions. La mode a proscrit l'usage pernicieux des corps baleinés; cependant on voit encore des femmes, surtout celles qui sont disposées à avoir de l'embonpoint, se torturer par des corsets étroits avec un courage que la coquetterie seule peut soutenir. Cette compression ne peut être sans dangers sur des viscères qui jouissent d'une grande activité, et dont les fonctions sont si importantes; elle gêne la respiration, dispose aux affections organiques du poumon et

même les détermine ; parfois elle cause la distorsion de la taille, ainsi que l'avait remarqué Riolan. Les digestions deviennent pénibles, imparfaites, et jettent le reste du corps dans la langueur ; des maladies du foie et la chlorose sont la suite trop commune de ce funeste abus. Les médecins et les philosophes ont toujours crié contre lui sans pouvoir le corriger ; nous ne devons point espérer d'être plus heureux. « Les filles naissent avec un violent désir de plaire, » a dit Fénélon : étudiant tous les moyens d'y parvenir, elles ont bientôt connu le prix d'une taille élancée. Pour mieux mériter les suffrages, elles vont au-delà des intentions de la nature, et portent jusqu'à l'exagération la finesse de leur taille. Un linge de propreté, surtout lorsqu'il est de toile, lorsqu'il n'est pas trop fortement appliqué sur la vulve, et quand on le renouvelle souvent, nous paraît un moyen à la fois efficace et innocent de prévenir de nombreux inconvénients. Les femmes qui ont leurs règles doivent, par des lotions répétées, entretenir la plus grande propreté des parties sexuelles. Nous ajouterons que les villageoises commettent de bien grandes imprudences en marchant nu-pieds et se mettant dans l'eau à toutes les époques indistinctement.

Ingesta. Les aliments dont la femme fera usage à l'époque de ses mois doivent être sains, propres et de facile digestion ; ses repas seront peu copieux,

mais fréquents et réglés; elle s'interdira les aliments excitants, échauffants, et les boissons fortes, alcooliques. La dépense des forces qu'entraînent leurs exercices exige des aliments qui soient en proportion avec les besoins de la nature et avec l'activité des organes; mais, en accordant alors une quantité considérable d'aliments, il faut prendre garde d'augmenter l'irritabilité des parties sexuelles par des mets trop épicés et trop succulents. On doit se baser ici sur la constitution des personnes. Les femmes pléthoriques et robustes prendront une nourriture peu substantielle; l'eau pure ou bien le vin très-étendu d'eau seront leur meilleure boisson; les femmes faibles, au contraire, useront d'une nourriture succulente et prendront un peu de vin généreux. Les boissons fermentées, convenables quand les viscères perdent de leur énergie, sont nuisibles dans le cas contraire, et doivent être rejetées entièrement, ou prises avec une grande modération. Les fruits peu mûrs, acides, et les boissons à la glace ne peuvent que leur nuire. Elles ne doivent prendre des médicaments pendant la période menstruelle que dans les cas d'une nécessité absolue.

Excreta. Les excrétions ont une grande influence sur la menstruation; les femmes doivent, par conséquent, y faire plus d'attention qu'elles ne le font ordinairement. Les excrétions des exutoires, celle des urines, la transpiration cutanée, et principale-

ment la sueur des pieds, ne sauraient être dérangées sans que la menstruation le soit aussi. Il est très-important pour les femmes de veiller avec soin à l'entretien normal de toutes les excrétions. Elles ne doivent pas non plus perdre de vue les dangers qu'entraîne la suppression du flux menstruel; plusieurs ignorant les suites de leur imprudence se font un jeu d'arrêter cet écoulement sanguin qu'elles trouvent incommode.

Gesta. Les femmes feront un peu d'exercice pendant la période des règles; des promenades en plein air leur seront très-avantageuses, pourvu qu'elles ne s'exposent pas au froid, ni à la fatigue. L'inactivité et le trop d'exercice sont également à craindre. « L'inaction affaiblit le corps, dit Celse, le travail le « fortifie; la première amène une vieillesse prématurée et le second prolonge l'adolescence : » les anciens, pénétrés de cette vérité, faisaient de la gymnastique la base de l'éducation nationale. Elles éviteront avec soin les travaux fatigants et les exercices qui pourraient imprimer une secousse à l'utérus, comme l'équitation, la danse, etc.; une trop grande assiduité à l'étude leur serait nuisible pendant les règles; un sommeil trop long, mais surtout les veilles trop prolongées, leur seraient également préjudiciables.

Percepta. Les passions et les affections sont nécessaires à notre existence, elles sont le premier

mobile de toutes nos actions, elles font le charme, le bonheur et les délices de la vie ; mais leur excès est à craindre à toutes les époques de notre existence, et surtout pour les femmes dans le temps des règles ; il peut pervertir l'ordre et la succession naturelle des mouvements dont la vie dépend. Dans les passions tristes, dit Roussel, l'âme semble abandonner le soin du corps pour ne s'occuper que de l'objet qui l'affecte. N'en voit-on pas tous les jours les funestes effets? Une forte passion, un excès de colère, un amour contrarié ou malheureux, un chagrin profond, une frayeur subite, une nouvelle inattendue, pendant la période des règles, n'ont-ils pas eu mille fois pour résultat fâcheux, tantôt des aménorrhées, tantôt des ménorrhagies, contre lesquelles les secours de l'art ont été, pour ainsi dire, impuissants, et qui n'ont cédé qu'à la cessation de la cause ! N'a-t-on pas vu aussi de jeunes filles, très-bien portantes d'ailleurs, et qui donnaient les plus belles espérances, tomber dans une langueur incurable et végéter à peine le reste de leur vie, pour s'être effrayées en voyant couler, pour la première fois, le sang de leurs règles dont elles n'avaient jamais entendu parler? Les mères prudentes ne doivent pas craindre, ce nous semble, de les avertir à l'avance de la révolution qui va s'opérer chez elles. Tout ce qui peut exalter l'imagination, causer des idées lascives, dépeindre des images trop vives et

trop tendres, devra être scrupuleusement interdit aux femmes qui ont leurs règles.

Genitalia. L'extrême sensibilité dont jouissent les parties génitales de la femme, pendant le temps des règles, rend l'usage du coït pénible et dangereux, non-seulement pour les hommes, mais encore pour elles-mêmes; on devra donc s'en abstenir. L'ébranlement nerveux qui accompagne les plaisirs de l'amour, l'irritation locale qui en est la conséquence, peuvent provoquer les règles à couler avec plus d'abondance, en arrêter subitement le cours, et déterminer dans l'utérus, qui est déjà excité par le seul fait de la menstruation, une sur-excitation morbide plus ou moins fâcheuse. Le mariage sera utile aux jeunes filles dont la menstruation est difficile ou tardive : l'expérience a prouvé l'efficacité de ce moyen. Bien souvent un premier transport amoureux a suffi pour faire cesser une langueur qui avait résisté à tous les autres moyens, et amener une menstruation facile et régulière. Nous ne saurions ici passer sous silence la pernicieuse habitude de l'onanisme, qui non-seulement à l'époque des règles, mais dans tous les temps de leur vie, fait malheureusement trop de victimes. Que de jeunes filles sont condamnées à traîner une chétive et malheureuse existence, pour avoir voulu arracher de leurs organes des jouissances empoisonnées, tout-à-fait contraires au bon sens, et que réprouvent la religion et la

morale ! « Puisse mon pinceau, s'écrie de Blainville, « être assez expressif, et mes couleurs assez natu- « relles, pour inspirer toute l'horreur qu'on doit « avoir d'un pareil vice ! »

TROISIÈME PARTIE.

Des phénomènes de l'âge critique, de ses accidents, et des soins qu'il réclame.

§ Ier. *Phénomènes de l'âge critique.*

En poursuivant plus loin l'étude des diverses périodes de la vie de la femme, nous aurons des preuves de plus en plus convaincantes que la vie n'est qu'une longue série de peines, de maux et de dangers. Ce n'est qu'au milieu des orages qu'elle a franchi le passage de l'enfance à la puberté, et qu'elle est parvenue à cet âge qui semblait lui promettre le bonheur et les plaisirs. Mais elle n'a pu en jouir paisiblement : la menstruation, ses dérangements et ses anomalies, la grossesse et ses incommodités, l'accouchement, ses dangers et ses suites, ont successivement troublé, anéanti même ce bonheur. Où trouvera-t-elle, enfin, le terme de ses maux? Sera-ce à la cessation de cette fonction qui en est la principale cause? Mais non, la fécondité s'est manifestée chez elle au milieu des orages, elle doit cesser de même ; et ce n'est pas tout-à-fait sans raison qu'on

appelle âge critique, ou l'enfer des femmes, l'époque où elles perdent la précieuse prérogative de la reproduction.

L'âge critique, c'est-à-dire l'époque de la ménopause ou de la cessation des règles, arrive pour l'ordinaire, dans nos climats, de 45 à 50 ans; on a vu cependant des exemples d'anticipation et de retard de cet âge. La cessation des règles est sujette aux mêmes variations que leur première apparition; ainsi, on voit des femmes qui perdent la faculté de se reproduire à l'âge de 34, 36, 40 ans; tout comme on en cite d'autres chez lesquelles la menstruation s'est maintenue au-delà de la 55e et même 60e année.

Il est rare que le flux menstruel cesse d'une manière brusque et subite; cette cessation s'opère presque toujours avec lenteur, et s'annonce quelques mois, souvent même quelques années à l'avance, par divers phénomènes. Les plus ordinaires sont: un peu de malaise, des engourdissements dans les jambes, des tiraillements vers la région de l'utérus, des vertiges, des céphalalgies et des maux d'estomac à l'époque des règles; à cela se joignent de légères anomalies dans la menstruation, relativement à ses retours, à sa durée, à son abondance. Ainsi, tantôt cette évacuation se manifeste à des intervalles plus rapprochés que de coutume, en moindre ou en plus grande quantité; tantôt elle ne vient qu'à des distances très-éloignées, et souvent après avoir paru

tout-à-fait supprimée. Chez quelques femmes, il survient des pertes blanches et un sentiment de pesanteur dans l'abdomen; chez toutes, le flux, avant de disparaître complétement, devient moins coloré.

Quelquefois les organes de la génération sont encore, après la cessation des règles, à des époques plus ou moins éloignées, le centre d'un mouvement fluxionnaire qui détermine une pléthore locale.

Plusieurs femmes n'éprouvent aucune altération dans leur santé à l'âge critique; quelques-unes semblent même prendre une nouvelle vigueur: on voit, en effet, des femmes d'une complexion frêle et délicate, ou singulièrement affaiblies par les évacuations sanguines, changer rapidement de constitution, devenir fortes, vigoureuses et se trouver très-bien de la cessation des menstrues; débarrassées d'une fonction alors complétement inutile, plusieurs d'entre elles paraissent, pour ainsi dire, renaître et jouir d'une nouvelle existence. C'est ainsi que la tranquille et laborieuse paysanne, passe, pour ainsi dire, sans s'en douter, cette époque, qui, comme le dit Petit-Radel, « rend inabordable aux femmes le port de la vieillesse », et jouit ensuite d'une vie exempte d'orages. Chez certaines, un embonpoint agréable, des couleurs brillantes remplacent les langueurs, les tourments, tous les maux, enfin, que leur faisait ressentir une menstruation quelquefois irrégulière et douloureuse. Mais malheureusement

toutes ne jouissent pas d'une aussi bonne fortune ; chez le plus grand nombre : beauté, grâces, séduisante tournure, formes agréables, contours délicieux, physionomie ravissante, pouvoir de conquérir les cœurs, tout disparaît sans retour, et cette perte ne va point sans soupirs, sans regrets ; dès-lors le moral change et prend aussi part à cette révolution ; les soins de la toilette et l'empressement de voler au sein des plaisirs, au bal, à la promenade, font place à de nouvelles passions, parmi lesquelles on peut signaler la dévotion, moyen puissant qui rappelle le passé comme une illusion, et présente l'avenir comme une source de bonheur, en promettant une autre vie plus heureuse.

§ II. *Maladies de l'âge critique.*

Ces maladies peuvent être divisées en idiopathiques et sympathiques. Nous entendons par idiopathiques, celles qui affectent l'utérus ou ses annexes ; et sympathiques, celles qui attaquent d'autres organes, par suite de la fâcheuse influence qu'exerce chez eux la cessation du flux menstruel.

Les premières sont : une pléthore locale, des hémorrhagies utérines, la métrite aiguë ou chronique, la leucorrhée, des ulcérations, le squirrhe, le cancer, des polypes, des kystes, l'hydrométrie, l'hydropisie des ovaires, etc.

Les secondes sont : des hémorrhoïdes, des érysi-

pèles, des dartres, des éruptions pustuleuses, des phlegmons, des furoncles, des tumeurs rhumatismales, goutteuses, scrophuleuses, l'hystérie, etc. Mais les femmes qui ont le plus à craindre l'âge de retour, sont celles qui ont vécu dans la mollesse, dont la sensibilité en général, et plus spécialement celle de l'utérus, a été excitée et exaltée de mille manières; ce sont les femmes qui se sont livrées au libertinage, ou celles encore qui, trompant le vœu de la nature, ont vécu dans une continence qu'elle réprouve; ce sont les femmes qui n'ont jamais été mères, ou dont les menstrues ont subi de fréquents dérangements. Il est constant que les femmes de la campagne sont beaucoup moins exposées aux dangers de l'âge critique que les citadines.

§ III. *Soins que l'âge critique réclame.*

Dès que la femme a lieu de croire qu'elle commence à se déranger et qu'elle entrevoit le moment où elle a assez vécu pour l'espèce et n'a à vivre que pour elle, suivant les expressions de Jallon, elle doit, si elle est sage, veiller à sa santé avec plus de précaution, rompre ses habitudes nuisibles pour en contracter de plus salutaires, s'adresser à un médecin instruit qui lui tracera la conduite à tenir dans cette époque de la vie; elle doit s'entourer de tous les secours, de toutes les précautions nécessaires, et ne s'écarter en rien des lois de l'hy-

giène. Les moyens que l'on doit employer alors, très-simples pour la plupart, sont par cela même le plus souvent négligés. C'est ainsi que souvent on voit des femmes préférer quelques médicaments nuisibles et insignifiants, à des promenades du matin dans la belle saison, ou de la journée dans les beaux jours de l'hiver, qui leur seraient incomparablement plus salutaires. Mais rien ne peut les faire sortir de cet état d'oisiveté dans lequel une éducation vicieuse les a plongées : le travail le plus excessif n'est pas si à craindre qu'une oisiveté absolue. Les femmes qui sont sur le point de perdre, doivent éviter les grandes assemblées, les chambres trop chaudes et où l'air n'est pas suffisamment renouvelé, les veilles prolongées et surtout les soirées consacrées à la danse et au jeu ; elles doivent se couvrir modérément, mais suffisamment, et se garder des vêtements trop serrés ; le simple froissement d'un sein peut, à cette époque, être suivi d'une affection cancéreuse de cet organe. Il n'est pas d'habitude plus préjudiciable aux femmes qui sont arrivées à l'âge critique, que celle de s'exposer, la poitrine et les bras découverts, à l'action d'un air froid et humide ; il leur convient aussi d'éviter les lits trop chauds et trop mous, qui ont l'inconvénient d'éveiller les sens et d'inviter à des plaisirs dont les femmes doivent être très-sobres à l'époque dont il est ici question. Le régime alimentaire doit être doux et rafraîchissant;

l'abstinence des aliments qui passent pour exciter aux plaisirs de l'amour est surtout de rigueur. Les femmes qui font un usage habituel des aliments et des boissons les plus excitantes, des mets épicés, des vins généreux, des liqueurs alcooliques et surtout du café à l'eau, doivent s'attendre à des orages quand vient l'époque du retour. Plusieurs médecins ont avancé que les leucorrhées et les maladies de l'utérus sont devenues beaucoup plus nombreuses depuis que l'usage du café a pris une si grande extension chez les femmes des villes.

On ne saurait trop recommander l'exercice aux femmes qui atteignent leur âge critique; mais cet exercice doit surtout avoir lieu dans les intervalles des époques menstruelles, ou de celles qui leur correspondent après la cessation définitive des règles; jamais cependant il ne doit être porté jusqu'à la fatigue. Le repos de l'âme est aussi nécessaire aux femmes qui perdent, que l'exercice modéré du corps. Il n'est pas d'époque dans la vie où les passions tristes, comme le chagrin, l'ennui, etc., puissent avoir des conséquences plus funestes; elles doivent s'abstenir, sinon des plaisirs, au moins des excès vénériens.

Les femmes pléthoriques, pour prévenir un grand nombre d'accidents, doivent recourir à de petites saignées, surtout quand elles en ont contracté l'habitude depuis long-temps, ou qu'elles éprouvent des

écoulements très-forts : l'omission de cette évacuation serait nuisible. On les pratiquera aux bras plutôt qu'aux jambes, comme le conseillait Petit-Radel, parce que le sang se porte particulièrement alors vers les parties supérieures, ainsi que le prouvent les maux de tête plus ou moins violents, les rougeurs et les efflorescences du visage, les hémorrhagies nasales chez plusieurs femmes. Celles qui sont lymphatiques, chez qui on observe souvent des rhumatismes, des écoulements chroniques, etc., doivent se bien nourrir, employer les toniques légèrement astringents, recourir quelquefois aux révulsifs et aux dérivatifs soit à l'intérieur, soit à l'extérieur; les nerveuses joindront à leur régime ordinaire l'usage de quelques calmants, des bains; celles, enfin, qui ont eu pendant leur enfance des scrophules, des rhumatismes, des éruptions cutanées, des dartres, la teigne, etc., tâcheront de prévenir le retour de ces affections par des vésicatoires, des cautères, de doux purgatifs, etc., etc.; toutes, enfin, en se livrant à une thérapeutique de précaution, souvent sans nécessité et presque toujours sans indication, doivent être fort circonspectes dans l'usage des drogues et traitements à la mode; elles ne doivent point consulter les commères ni suivre leurs avis, car alors elles ne manquent jamais d'aggraver leurs maladies, et tombent ainsi, par leur faute, dans des maux qui les mènent au milieu de la douleur et plus ou moins rapidement au tombeau.

QUESTIONS TIRÉES AU SORT.

SCIENCES ACCESSOIRES.

Peut-on reconnaître des taches de sang lorsqu'elles datent de plusieurs mois ou de plusieurs années.

Le sang se coagule et constitue des taches dont la nature peut être reconnue long-temps après, au moyen des réactifs chimiques. Ces taches présentent des formes et un aspect différents, selon leur étendue, leur diamètre et selon les corps sur lesquels elles ont été faites. Ainsi les parties d'une étoffe tachées de sang sont d'une couleur rouge-brun, et la tache est généralement limitée dans son pourtour; cette couleur est plus claire et plus diffuse si l'étoffe a été seulement imbibée. Lorsque du sang s'est desséché sur une lame d'acier ou de fer, la tache est d'une couleur brun-foncé, ou d'un rouge-clair, selon que le sang est en plus ou moins grande quantité; ces taches peuvent être au premier abord confondues avec celles fournies par le jus du citron ou la rouille. Pour distinguer les taches du sang on a recours à la macération dans l'eau, afin de dissoudre la matière déposée sur l'étoffe ou sur l'instrument taché. Après

une demi-heure ou ou une heure de macération opérée dans un repos complet, on aperçoit des stries longitudinales de matière colorante rouge, qui s'étendent de la tache au fond du vase, et qui viennent s'y déposer en formant un dépôt coloré en rouge ; tandis que l'instrument ou l'étoffe présentent, si la tache a assez d'épaisseur, une certaine quantité de fibrine d'un blanc grisâtre, molle, élastique, etc. Le liquide où a macéré le corps taché de sang offre, selon M. Orfila, les propriétés suivantes. Il ne rétablit pas la couleur du papier de tournesol rougi par un acide; le chlore employé en petite quantité le verdit sans le précipiter. Sa couleur n'est point altérée par l'ammoniaque, ni par le cyanure jaune de potassium et de fer; l'acide nitrique le décolore en partie, et y détermine un précipité blanc-grisâtre ; le même précipité s'opère au moyen de l'acide sulfurique concentré, employé en grande quantité. Traité par la chaleur et porté graduellement jusqu'à l'ébullition, il se forme un coagulum gris-verdâtre; celui-ci peut être dissous rapidement par la potasse, et alors la couleur acquiert une couleur rouge-brune quand elle est vue par réfraction, et verte quand elle est vue par réflexion. Si l'on fait passer un courant de chlore gazeux dans le liquide, de manière à ce qu'il y ait un excès de chlore, et que l'on ajoute ensuite un peu d'acide hydro-chlorique, on y fait naître des flocons d'albumine coagulée

(Devergie). Tels sont les caractères principaux auxquels on peut reconnaître les taches de sang plus ou moins anciennes. N'ayant pas fait nous-même des expériences directes sur ces taches, nous n'avons pas donné à cet article toute l'extension que son importance aurait exigée, nous nous sommes borné à rapporter sommairement les opinions des auteurs qui s'en sont occupés spécialement.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Comparer la structure des vaisseaux lymphatiques à celle des veines.

Deux tuniques contribuent à la structure des veines et des vaisseaux lymphatiques ; toutes les deux reçoivent également des artères et des nerfs. L'interne est formée par une membrane mince, lisse, polie, extensible, jamais ossifiée, paraissant continue dans les deux systèmes veineux et absorbant, se repliant sur elle-même pour former un grand nombre de valvules semi-lunaires, absolument analogues aux valvules sygmoïdes. Des valvules quelquefois isolées sont le plus souvent disposées deux à deux, rarement trois à trois. Si la tunique intérieure jouit de la même structure dans les veines et les vaisseaux lymphatiques, il n'en est pas de même de la tunique extérieure : celle-ci dans les

veines est constituée par un tissu propre, lâche, extensible, formé de fibres longitudinales plus ou moins apparentes, plus ou moins rapprochées. Lorsqu'on dissèque, au contraire, la tunique extérieure des vaisseaux lymphatiques, on voit, dit Bichat, un tissu transparent, filamenteux, et rien de plus, c'est-à-dire du tissu cellulaire. Aussi là où il y a le plus de tissu cellulaire, on rencontre le plus d'absorbants; là où le tissu cellulaire est presque nul, comme au cerveau, on ne voit que difficilement le système absorbant. On peut donc, continue Bichat, considérer le système cellulaire comme l'origine principale des absorbants, de ceux surtout qui servent à charrier la lymphe. La tunique extérieure des vaisseaux lymphatiques est donc cellulaire : ajoutons, pour achever de différecnier le système veineux du système lymphatique, que la tunique externe des veines est entourée d'une gaîne de tissu cellulaire, dont les lamelles sont fortement serrées les unes contre les autres.

Si l'on injecte les veines et les vaisseaux lymphatiques, il résulte du moins de dilatation dans les endroits où existent des valvules formées par la membrane interne commune, des nodosités qui sont plus marquées dans les vaisseaux lymphatiques et constituent ainsi un caractère distinctif des absorbants.

SCIENCES CHIRURGICALES.

De l'œdème des nouveau-nés.

On dit ordinairement qu'un enfant est dur ou endurci, lorsque ses membres ou sa face gonflés, et plus ou moins colorés, opposent au toucher une résistance analogue à celle qu'on éprouve en pressant un corps dur et compacte; ainsi, la seule sensation du toucher fait naître d'abord l'expression d'endurcissement du tissu cellulaire. D'après des recherches cadavériques, on proposa plus tard les dénominations d'œdème concret ou d'œdématie concrète, à la place d'induration. Enfin, dans ces derniers temps, quelques médecins ont fait observer, avec justesse, que l'endurcissement du tissu cellulaire offrait deux variétés : 1° celui du tissu cellulaire proprement dit; 2° celui du tissu adipeux (Dugès, Denis). La variété de ces dénominations est une preuve évidente des progrès de la science sur cette maladie.

Suivant Andry et Auvity, le tissu cellulaire offre, quand on l'incise, une grande quantité de sérosité qui remplit et distend ses mailles, et qui s'en écoule par la pression. Mais le tissu cellulaire proprement dit, indépendamment de la sérosité qui le distend, est-il dur comme lorsqu'il est transformé en sclérose,

en squirrhe ou tissu lardacé ? Non, sans doute ; il conserve toute son élasticité, sa souplesse, sa cellulosité; ses fibres n'ont subi aucune transformation organique; elles ont encore leur disposition en réseau et en lames entrecroisées. Mais, comme ces cellules sont considérablement distendues par la sérosité, comme l'ensemble de la toile celluleuse des membres et du tronc est rempli d'une grande quantité de liquide, il en résulte que le tissu cellulaire est dur au toucher; mais cette dureté n'existe que pour nos sens, parce que le tissu n'a subi d'autre modification qu'une distension mécanique. Il se passe alors le même phénomène que si l'on remplissait une vessie d'eau, de mercure, d'air même. Lorsqu'elle sera fortement distendue par ces corps, elle offrira au toucher une dureté que son tissu proprement dit ne partagera point ; car, si l'on ôte le tiers ou la moitié des corps qui la distendent, elle devient molle et flasque. Il en est de même du tissu cellulaire endurci des nouveau-nés ; il devient, en apparence, de plus en plus dur, à mesure que l'accumulation de sérosité dans ses mailles est plus considérable. Ainsi donc, rigoureusement parlant, il n'y a pas d'endurcissement du tissu cellulaire dans la maladie qui nous occupe.

L'endurcissement du tissu adipeux se présente avec ou sans infiltration générale du tissu cellulaire sous-cutané ; les joues, les fesses, les mollets, le dos

sont le siége le plus ordinaire de cet endurcissement; on l'observe avec ou sans trouble de la circulation et de la respiration. Il survient ordinairement à l'instant de l'agonie des enfants; on l'a vu également se développer, après la mort, sur le cadavre d'enfants rapidement moissonnés. Si l'on dissèque alors le tissu adipeux on le trouve ferme, dur comme du suif; il offre, en un mot, la consistance de la graisse de ces animaux qu'on immole dans les boucheries. Dans certaines circonstances, le tissu adipeux peut très-bien se figer ainsi, même pendant la vie, si, par une cause quelconque, la chaleur animale vient à l'abandonner.

Les auteurs ne sont point d'accord sur les causes capables de produire l'œdème des nouveau-nés. Andry et Auvity regardaient comme une des principales causes de l'endurcissement des nouveau-nés, l'action du froid sur leur corps; cet agent interrompt la transpiration insensible, ralentit la circulation, et condense les fluides muqueux et séreux dans les tissus. Troccon s'est élevé contre cette opinion, et fait remarquer que le froid active ordinairement, au lieu de ralentir la circulation. Hulme a insisté sur la co-existence d'un état de congestion ou d'inflammation des poumons avec l'endurcissement du tissu cellulaire, et n'a pas oublié de signaler dans ce cas la congestion passive du cœur et des gros vaisseaux. Baumes attribue cet endurcissement à la rigi-

dité des muscles, mais il paraît avoir pris un symptôme concomitant pour la fin de la maladie. Palleta fait jouer au foie un certain rôle sur la production de cette maladie. M. Breschet la regarde comme le résultat d'une accumulation de sérosité séparée du sang, et comme une maladie dépendante de la persistance du trou de Botal. Th. Léger admet comme cause de cette maladie le peu de développement du tube intestinal. Telles sont, en général, les opinions les plus remarquables qu'on ait soutenues sur la nature et les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire. Le docteur Billard, après les avoir soumises au creuset de l'observation, rapporte une infinité de faits, de l'étude desquels il tire des conclusions qui servent à faire connaître à quelles idées on doit enfin s'arrêter sur les causes, la nature et le traitement de cette affection.

Mais ce qu'il y a d'important à noter, c'est que presque tous les enfants endurcis ou œdémateux offrent une congestion sanguine fort remarquable. Le sang veineux surtout prédomine dans leurs tissus, le cœur est presque toujours gorgé de sang, les gros vaisseaux en sont remplis, et lorsqu'on dissèque de tels cadavres, le liquide ruisselle de toute part sous le tranchant du scalpel. Cette congestion générale paraît plutôt due à une sorte de pléthore congénitale, qu'à un obstacle mécanique dans un point des vaisseaux destinés au cours du sang. D'un

autre côté, la peau est remarquable par sa sécheresse extraordinaire, aucune humeur ne semble plus transpirer à sa surface, elle est aride et fortement tendue sur le tissu cellulaire engorgé : dans ce cas, il y a un trouble évident dans la circulation capillaire ; le tissu cellulaire, qui, d'après les physiologistes, est le siége d'une sécrétion perspiratoire très-abondante, éprouve des entraves à l'exercice régulier de cette fonction. En effet, d'une part, les matériaux de la sécrétion lui arrivent en plus grande abondance, puisque le sang engorge alors tous les tissus; de l'autre, l'état de sécheresse de la peau, la suspension de la transpiration cutanée et peut-être celle de la transpiration pulmonaire, s'opposent au libre écoulement de cette humeur sécrétée, laquelle séjourne dans les cellules du tissu même qui l'a produite, et détermine l'œdème que l'on a voulu désigner sous le nom d'endurcissement du tissu cellulaire. Une circonstance qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que les frictions irritantes sur la peau, telles que celles d'huile de camomille camphrée, de teinture de thériaque, etc., font assez rapidement disparaître cet œdème. D'après de nombreuses observations, l'auteur que nous venons de citer croit avoir démontré les vérités suivantes :

1. L'induration du tissu cellulaire des nouveau-nés n'est autre chose qu'un œdème simple, fort analogue à l'œdème des adultes. Il peut être général ou

local : il faut toujours le distinguer du tissu adipeux.

II. Cette maladie, plus commune en hiver qu'en été, plus fréquente chez les nouveau-nés que chez les enfants plus âgés, a pour causes prédisposantes : 1° la faiblesse naturelle de l'enfant ; 2° un état de pléthore générale et congénitale ; 3° la surabondance du sang veineux dans les tissus ; 4° l'état de sécheresse de la peau avant l'exfoliation de l'épiderme ; et pour causes directes : 1° un obstacle au cours du sang, résultant de l'abondance même de ce liquide dans l'appareil circulatoire ; 2° son engorgement dans le tissu cellulaire, auquel il fournit trop de matériaux de sécrétion ; 3° et enfin, l'action sur la peau d'agents extérieurs, qui, sans condenser les fluides séreux, comme on l'a dit, sont capables de suspendre la transpiration cutanée, et de favoriser ainsi l'accumulation de la sérosité dans le tissu cellulaire. L'engorgement sanguin du foie, des poumons et du cœur, sa persistance ou l'occlusion des ouvertures fœtales, ne doivent être considérés que comme des phénomènes concomitants ; car la maladie peut exister sans eux (dans l'induration ou l'œdème local, par exemple).

III. Lorsque l'œdème est général, que la congestion séreuse est portée à un degré extrême, toutes les parties où il existe du tissu cellulaire peuvent éprouver un trouble dans les fonctions qu'elles ont à remplir. C'est ainsi que la glotte, devenant œdé-

mateuse en même temps que le poumon, est le siége d'une forte congestion; le cri de l'enfant est ordinairement pénible, aigu et étouffé; le ralentissement de la circulation explique aisément le refroidissement des membres et l'affaissement dans lequel tombe le malade.

IV. Les indications thérapeutiques qui découlent des considérations précédentes, sont : 1° de combattre, par quelques évacuations sanguines, la pléthore générale; 2° d'exciter la peau par des frictions irritantes, par l'usage des langes de laine sur la peau, et le concours de tous les moyens propres à rétablir la transpiration cutanée.

SCIENCES MÉDICALES.

De l'action de l'eau introduite dans l'estomac, soit avant soit après le repas.

Les anciens, en mettant ce corps au nombre des éléments, eurent, sans doute, moins en vue sa composition chimique que le rôle important qu'il joue dans la nature : en effet, il n'en est pas un seul qui soit aussi universellement répandu, et dont l'influence soit aussi puissante. On le rencontre dans les trois règnes; c'est surtout dans le règne organique que son importance est grande. L'eau est un élément nécessaire de tous les tissus; c'est à sa

présence qu'ils doivent leurs propriétés physiques. Elle est encore la base de tous les fluides qui circulent dans les vaisseaux; et, après avoir servi à transporter, dans les points les plus éloignés, les divers éléments nécessaires à l'entretien de la vie, elle fournit à la trame des organes ceux qui la constituent elle-même.

Nous ne croyons pas devoir entrer ici dans des détails sur les caractères chimiques de l'eau; ses usages sont très-importants : c'est de tous les dissolvants le plus employé. Elle constitue la boisson habituelle de la majeure partie des animaux, et forme la base de celle des autres; elle sert de véhicule à la plupart des médicaments, et offre au thérapeutiste le moyen le plus facile d'appliquer ou de soustraire la chaleur.

Il ne sera donc ici question que des usages particuliers de l'eau, et de ses effets sur l'organisme. Les effets des boissons aqueuses varient suivant la température, la quantité, la composition chimique du liquide; suivant aussi la disposition actuelle de la personne qui en fait usage. Une grande quantité d'eau ingérée sans soif dans l'estomac, avant les repas, cause une vive anxiété. L'eau tempérée, prise en excès pendant les repas ou leur intervalle, jette les organes digestifs dans une atonie remarquable, particulièrement pendant l'été, lorsque le corps est déjà épuisé par d'abondantes sueurs; les

fonctions gastriques et intestinales ne s'exercent plus qu'incomplétement ; alors les aliments sont rejetés par le vomissement, qui persiste après leur entière expulsion, et des flux dysentériques se manifestent. Quelquefois divers phénomènes, tels que des crampes, viennent s'y joindre : on en voit des exemples chaque année, parmi les gens de la campagne, à l'époque des moissons ; quelquefois même la mort peut s'ensuivre. Scaliger, *exercit.*, 33, § 2, *affert exemplum miseri, qui ab ardoribus solis incalescens et sitibundus nonnullos aquæ cyathos in ipso incalescentiæ actu potaverat ; paulò post tamen illam haustam cecidit extinctus* (Baglivi). Il n'est pas rare non plus de voir l'ascite ou d'autres hydropisies apparaître subitement, surtout si l'on s'abandonne au sommeil après avoir bu immodérément de l'eau, dans la disposition corporelle dont nous avons parlé : Van-Swieten en cite plusieurs exemples. Une sécrétion urinaire ou cutanée copieuse peut seule conjurer ces résultats fâcheux, et c'est dans ce but que l'on conseille de mêler à l'eau du vinaigre ou de l'eau-de-vie, le premier comme diurétique, et la seconde pour produire la diaphorèse. Toutefois, on n'observe souvent que de simples coliques avec diarrhée, dont triomphent aussi, le plus souvent, les astringents et les toniques légers associés aux narcotiques.

Prise modérément, pendant le repas, l'eau tempérée favorise la digestion en divisant les aliments,

et facilitant leur dissolution ; il y a mieux, elle est indispensable à la formation du chyle. MM. Leuret et Lassaigne ont reconnu qu'un mammifère, tué pendant le travail de la digestion, ne présentait de chyle que s'il avait bu en mangeant. Bientôt l'eau de la boisson passe dans le sang, dont elle ne tarde pas à se séparer par les reins ou la peau.

Froide et sous forme solide, elle est très-tonique ; c'est ce qui la fait rechercher par beaucoup de personnes dont la digestion, privée de ce secours, serait longue et pénible : l'excitation qui succède à son emploi peut devenir funeste quand l'estomac est vide, et plus encore si le corps est en sueur ; souvent une mort instantanée en est la conséquence, mais il faut au moins 30° cent. de température extérieure, pour que cet accident se produise. En résumé, de toutes les boissons délayantes, l'eau est, sans contredit, la plus simple, la plus commune, et en même temps la plus efficace ; elle forme la base des tisanes, et c'est souvent d'elle que ces médicaments empruntent leurs principales propriétés. Le premier remède que l'instinct et la nature offrirent à l'homme blessé, fut l'eau : dans l'enfance du monde, il ne dut pas en avoir d'autre.

FIN.